
Subversion politique et sexuelle dans « Appol et Brouscard » et « Une mauvaise rencontre »

Michael Rosenfeld

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/3936>

DOI : 10.4000/textyles.3936

ISSN : 2295-2667

Éditeur

ker éditions

Édition imprimée

Date de publication : 16 septembre 2020

Pagination : 213-228

ISBN : 978-2-87586-272-3

ISSN : 0776-0116

Ce document vous est offert par Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (BNUS)

**Référence électronique**

Michael Rosenfeld, « Subversion politique et sexuelle dans « Appol et Brouscard » et « Une mauvaise rencontre » », *Textyles* [En ligne], 58-59 | 2020, mis en ligne le 13 mai 2020, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/3936> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/textyles.3936>

Tous droits réservés

Subversion politique et sexuelle dans « Appol et Brouscard » et « Une mauvaise rencontre »

Historique et variantes des textes

En 1894, Georges Eekhoud publie « Appol et Brouscard » et « Une mauvaise rencontre » dans la revue *La Société nouvelle* et les intègre l'année suivante dans son recueil *Mes communions*¹. Les deux nouvelles marquent un tournant dans le militantisme politique et sexuel de leur auteur : la première raconte la liaison de deux jeunes « bougres » (*AB*, p. 289) qui se sont rencontrés en prison, tandis qu'« Une mauvaise rencontre » relate l'amour du prince Léonce de Mauxgavres² pour Daniel Thévenot, un petit criminel qui embrassera par la suite la cause anarchiste³. Au premier abord, le romancier semble adhérer aux cadres stricts imposés par les autorités pour évoquer des amours homosexuelles : les deux récits se situent dans le monde

1 Eekhoud (Georges), « Appol et Brouscard », dans *La Société nouvelle*, Bruxelles, dixième année, n° CXII, avril 1894, p. 457-477 ; « Une mauvaise rencontre », dans *ibid.*, n° CXV, juillet-août 1894, p. 101-117. Eekhoud (Georges), *Mes communions*, Bruxelles, Kistemaeckers, 1895, p. 311-360 et 361-400. Nous citons l'édition disponible sur Gallica : Eekhoud (Georges), « Appol et Brouscard » ; « Une mauvaise rencontre », dans *Mes communions*, Paris, Mercure de France 1897, p. 287-332 et 333-370, (ci-après *AB* et *MR* avec indication de la page).

2 Suggérant l'expression « maux graves », ce nom permet à Eekhoud de sous-entendre les désirs du prince.

3 On lira l'analyse suivante à ce sujet : Granier (Caroline), *Les Briseurs de formules. Les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^e siècle*, Cœuvres-et-Valsery, Ressouvenances, 2008, p. 172-174.

de la pègre et dans les « bas-fonds⁴ » de Bruxelles, et les personnages homosexuels sont « punis » à la fin des nouvelles : Brouscard tue son amant au cours d'une rixe, Daniel Thévenot est guillotiné, et le prince de Mauxgavres meurt avec lui.

Eekhoud enfreint cependant les conventions en présentant l'homosexualité comme légitime et en faisant comprendre son engagement politique et ses sympathies anarchistes. « Appol et Brouscard » dénonce les inégalités sociales et « Une mauvaise rencontre » propose une alternative au modèle hétéronormatif de la famille bourgeoise. S'insurgeant contre les mœurs bourgeoises qui condamnent cette sexualité, l'auteur assimile les milieux réfractaires à un eldorado où toutes les amours sont permises, suivant un modèle d'ailleurs employé par d'autres écrivains⁵.

Certes, Eekhoud a déjà évoqué de tels sentiments dans « Le quadrille du lancier », nouvelle qui raconte comment un jeune militaire est radié violemment de l'armée belge pour homosexualité⁶. Le lancier se sacrifie dans une bacchanale hétéro et homosexuelle, dénouement qui exprime l'impossibilité d'aimer librement des hommes. Eekhoud reprend dans ce texte ses propres expériences à l'École royale militaire. Il a brièvement fréquenté cette institution de fin décembre 1872 à juin 1873 et a été renvoyé dans des circonstances qui n'ont jamais été élucidées⁷. Il est cependant révélateur qu'il attende le décès de son ami Camille Coquilhat⁸, avec lequel il étudiait à l'École royale militaire, pour publier le texte.

4 On lira un article révélateur sur une visite d'un avocat bruxellois en ces lieux à cette époque : Auerbach (Berthold), « Dans les bas-fonds de Bruxelles. Choses vues », dans *Journal des Tribunaux*, douzième année, n° 1019, 28 décembre 1893, p. 1457-1468. Eekhoud présente dans les deux nouvelles ces quartiers comme des lieux de prostitution masculine. Voir *AB*, p. 287-289 et *MR*, p. 340-341.

5 Plusieurs textes reprennent ce modèle : Méténier (Oscar), « L'Aventure de Marius Dauriat », dans *La Chair*, Bruxelles, Kistemaeckers, 1885, p. 195-220 ; Verlaine (Paul), « Charles Husson », dans *Œuvres en prose complètes*, Borel (Jacques), éd., Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1972 [1888], p. 150-154 ; Lorrain (Jean), « Parisiens. Pécopins », « Copailles », dans *Modernités. Poésie complète*, Martin-Horie (Philippe), éd., Paris, Édition du Sandre, 2015 [1885], p. 392 et 396.

6 Georges (Eekhoud), « Le quadrille du lancier », dans *Cycle patibulaire*, Bruxelles, Kistemaeckers, 1892, p. 195-231.

7 Lucien (Mirande), *Eekhoud le rauque*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1999, p. 33.

8 Camille-Aimé Coquilhat (1853-1891) était un officier dans l'armée belge et un explorateur du continent africain. Agent de l'Association internationale africaine, organisation créée par Léopold II de Belgique pour explorer ces contrées, il prend part

Eekhoud représente de manière différente l'homosexualité dans « Appol et Brouscard » et « Une mauvaise rencontre » qu'il ne l'a fait dans « Le quadrille du lancier ». Cette nouvelle attitude reflète sans doute la rencontre qu'il fait en mars 1892 avec un jeune homme de vingt ans, Alexandre Pierron, dit Sander, dont il tombe éperdument amoureux. Les lettres affectueuses qu'il lui envoie témoignent de leur intimité grandissante à cette époque et du début de leur liaison amoureuse⁹. Les manuscrits d'« Appol et Brouscard » et d'« Une mauvaise rencontre » font partie du legs de Sander Pierron aux archives de la Letterenhuis à Anvers, auxquelles il fait également don des lettres qu'Eekhoud lui a adressées. On trouve une déclaration univoque quant à la source d'inspiration que le jeune homme représente pour l'œuvre d'Eekhoud dès la première page du manuscrit d'« Appol et Brouscard » qui porte comme inscription : « À mon Sander, en attendant tout le livre¹⁰ qui lui est dédié, qui est [illisible] écrit pour lui¹¹. »

Long de 70 pages, le manuscrit d'« Appol et Brouscard » est signé et daté de « mars 94 ». Il est suivi d'une dizaine de pages supplémentaires, également numérotées de 61 à 68, qui sont une première ébauche de la fin du texte. Celui d'« Une mauvaise rencontre » contient 67 folios désignés comme « manuscrit définitif du conte » et sept pages désignées comme « esquisse de la nouvelle¹² ». Une note sur un feuillet dans le dossier de ce manuscrit indique « appartient à Sander Pierron ». Ces manuscrits présentent des corrections et des réécritures de la main d'Eekhoud qui nous permettent de réaliser une étude génétique et de retrouver les hésitations du romancier dans la rédaction des textes¹³.

aux expéditions de Stanley. Il fonde Équateurville (Mbandaka) en juin 1883 et un an plus tard Iboko (Bangala-Station). Il a été vice-gouverneur général de l'État indépendant du Congo entre 1890 et sa mort le 24 mars 1891 (informations recueillies sur le site de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer à Bruxelles).

9 *Mon bien aimé petit Sander. Lettres de Georges Eekhoud à Sander Pierron (1892-1927)*, Lucien (Mirande), éd., Lille, GKC, 1993.

10 Les deux éditions de *Mes communions* lui sont dédiées : « À mon ami Sander Pierron pour exalter toutes les Amours et confesser toutes les Fois. »

11 Soulignement dans le manuscrit, conservé à la Letterenhuis, cote E147/16, f°1, nous renvoyons aux folios par la suite pour les variantes, indiquées en italiques entre / /.

12 Certaines de ces pages se trouvent au verso des autres, manuscrit conservé à la Letterenhuis, cote E147/14.

13 Nous n'avons pas trouvé de variantes significatives entre la prépublication dans *La Société nouvelle* et les textes dans les deux éditions du recueil *Mes communions*.

Les détournements du stéréotype homosexuel

« Appol et Broucard » commence par la condamnation de Broucard à la « prison perpétuelle » pour un double meurtre : celui d'Appol, son « inséparable ami » et celui d'une « maîtresse passagère » (AB, p. 290). Le texte souligne que son homosexualité est considérée comme une circonstance atténuante grâce à laquelle il a évité la peine de mort. Le jury, le procureur, son avocat et le juge estiment tous que la réelle punition de cet « incurable dévoyé » n'est pas son incarcération, mais bien d'avoir tué son « être exclusivement adoré » (AB, p. 291). Le mot « incurable » retient ici notre attention, car c'est ainsi qu'Eekhoud désigne l'homosexualité comme innée et ne nécessitant aucune guérison¹⁴.

Dans « Une mauvaise rencontre », Léonce de Mauxgavres exprime des idées sociales et religieuses qui choquent les convives durant une soirée mondaine. Il s'insurge contre les « règles de la sacro-sainte morale en tout pays civilisé : l'État, la famille, le mariage, la monogamie, la pudeur, les galères conjugales » ou encore « *la conservation de l'espèce*¹⁵ ». Le prince défend également l'amour entre hommes et plaide « passionnément en faveur de l'exception et de la prétendue monstruosité. Il en vint à maudire l'humanité prolifique engendreuse d'ilotes et d'avortons, pour se déclarer partisan d'une sélection esthétique et d'un retour aux passionnelles libertés de la Grèce. » (MR, p. 335-336) Quittant la soirée avec dégoût, l'aristocrate se dirige vers les quartiers populaires de la ville à la recherche d'un amant.

Une fois ce cadre posé au début des textes, le romancier peut passer à la description physique des différents types d'homosexuels. Si les descriptions des personnages permettent aisément au lecteur d'identifier leur penchant selon les lieux communs de l'époque, Eekhoud n'adopte pas entièrement les catégories rigides du discours scientifique et social. Dans « Appol et Broucard », les esquisses montrent deux « drôles » (AB, p. 292) fortement contrastés. Broucard est un « grand diable, brun, même noiraud, pelu, sanguin, fortement râblé, l'encolure d'un taureau, les cheveux drus et crépus du plus riche ébène », au corps « très musclé », comme un « hercule forain » (AB, p. 292). Appol, quant à lui, est un « garçon pâle, infantile, au teint rosâtre, le col flexible, la mine délicate, les cheveux blonds, soyeux et fins comme des freluches, au menton un peu de poil follet, la moustache

14 Eekhoud connaît les théories médicales allemandes sur l'homosexualité, notamment l'ouvrage d'Albert Moll *Die konträre Sexualempfindung* (1891), traduit en français : Moll (Albert), *Les Perversions de l'instinct génital*, Paris, G. Carré, 1893.

15 En italiques dans le texte, MR, p. 335.

naissante, les hanches et les reins assez accusés contrastant avec la maigreur des bras », à l'« apparence débile » (AB, p. 295), terme qui remplace celui de « gracile », barré dans le manuscrit (f°12).

À une époque où le vêtement indique la classe sociale et l'occupation, Eekhoud précise que Brouscard s'habille du « velours mordoré à grosses côtes » qui caractérise le vêtement des ouvriers. Il porte également le « jersey tricoté du marin ou le maillot du lutteur accusant les saillies d'un torse victorieux », qui, eux, renvoient aux personnages homosexuels des œuvres de Pierre Loti et de Jean Lorrain¹⁶. Appol s'habille d'une façon qui sous-entend son penchant :

Il aimait les vêtements amples, la blouse longue et bouffante attachée aux reins par une ceinture, ses pieds de femme traînant dans des savates qu'il abandonnait et reprenait sans cesse, sur la tête une sorte de tarbouche, autour du cou un foulard de couleur le plus souvent dénoué et dont il mâchonnait les deux bouts. (AB, p. 295)

Cependant, l'hétéronormativité apparente du couple est plus nuancée qu'il ne semble. Brouscard est également « nerveux », caractéristique souvent attribuée aux femmes par les médecins à cette époque¹⁷, ou encore « virilement maternel » envers son ami (AB, p. 292 et 313). Afin de souligner que, malgré sa virilité, Brouscard a des désirs homosexuels, le romancier précise qu'il a des « tares majeures » (AB, p. 293), formule empruntée au discours scientifique pour qualifier l'amour entre hommes¹⁸. Eekhoud ne désigne pas Appol de la sorte : son homosexualité transparaît dans ses grâces féminines et dans les vêtements qu'il porte.

Le romancier ne fournit pas de description physique détaillée du prince de Mauxgavres et se contente de signaler qu'il a trente ans et qu'il est « très dandy » (MR, p. 333), élégance qui peut aussi sous-entendre ses attirances

16 Nous pensons au roman *Mon frère Yves* (1883) de Pierre Loti et aux poèmes de Jean Lorrain évoqués ci-dessus, note 5.

17 On prendra comme exemple l'« enquête sur l'inversion sexuelle » publiée par Georges Saint-Paul dans les *Archives d'anthropologie criminelle* en 1894 où les « névroses » sont perçues comme des attributs féminins des homosexuels : *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola*, Rosenfeld (Michael), éd., Paris, Nouvelles Éditions Jean-Michel Place, 2017, p. 238-242. On verra également qu'Eekhoud utilise ce terme dans MR pour désigner les adolescents qui attirent le regard du prince de Mauxgavres.

18 Eekhoud reprend ici des stigmatisations courantes chez certains médecins. Voir notamment l'ouvrage du médecin belge Jules Dallemagne, plus particulièrement le chapitre sur « Les Psychopathies sexuelles » : Dallemagne (Jules), *Dégénérés et déséquilibrés*, Paris et Bruxelles, H. Lamartin, 1894, p. 495-537. La réédition de cet ouvrage de 1895 est disponible sur Gallica avec la même mise en page.

à cette époque. Daniel, quant à lui, a des « déhanchements avantageux » et, à seize ans, il est le « plus jeune » parmi la bande et celui à la « physionomie la plus intéressante ». Le texte précise que c'est un « novice » du crime et, relevant le « carmin d'une bouche rieuse, grassouillette, appétissante et presque virgine¹⁹ » de cet « éphèbe ». Le narrateur suggère également son manque d'expérience sexuelle (*MR*, p. 345-346).

Milieus réfractaires

Brouscard est d'abord apprenti forgeron chez son oncle, puis modèle d'artiste, métier qui suppose un physique agréable, avant qu'il n'essaie de devenir lui-même peintre. Son insuccès le mène rapidement « à la pègre » et à commettre des « infractions prévues par le Code », certes pas trop graves car il est condamné à seulement deux mois de prison pour vagabondage (*AB*, p. 293-294).

Le parcours d'Appol est plus révélateur encore : orphelin, il est placé comme apprenti chez un cordonnier ivrogne qui le bat et que le jeune homme quitte bien rapidement. Il se fait alors « débaucher par un bateleur », à qui il sert de cible pour les spectacles : l'« histrion [...] lui auréolait la tête de couteaux et de flèches », jusqu'à ce qu'Appol ait une « expression extatique de saint Sébastien de Sodoma » (*AB*, p. 295-296). L'évocation du tableau de ce martyr chrétien souvent admiré par les homosexuels²⁰ permet de deviner que la « débauche » du jeune homme comprend des actes sexuels. Cette hypothèse est confirmée par d'autres détails, notamment l'amour de la danse d'Appol, qui « travaille » le soir dans les « musicos du port²¹ » où « ses mouvements tortillés ne se départissaient point d'une certaine grâce malsaine. Il talonnait de lubriques bourrées et pour l'admirer, les rudes matelots appariés à des gouges interrompaient leurs girolements » (*AB*, p. 296).

19 On retrouve également le « cœur vierge » du jeune homme quelques pages plus loin (*MR*, p. 352).

20 Hartford (Jason James), *Sexuality, Iconography, and Fiction in French. Queering the Martyr*, Cham (Suisse), Palgrave MacMillan, 2018, p. 36-56.

21 Le mot « musico » renvoie aux « music-halls » de la ville d'Anvers, où cet épisode se situe probablement, même si Eekhoud ne le précise pas. Le romancier raconte avoir fréquenté de tels lieux avec son ami Théodore Hannon : Eekhoud (Georges), « Témoignages et Souvenirs. Théodore Hannon (1851-1916) », dans *Mercure de France*, t. XXXCIC, n° 524, 15 avril 1920, p. 401.

C'est au sujet des regards que le personnage attire qu'Eekhoud supprime une phrase révélatrice par rapport au manuscrit : « Dans ce monde de saltimbanques et de gens de mer sa gentillesse d'hermaphrodite lui valut des succès de prostitué. » (F°14) La phrase par laquelle il remplace ce passage est aussi suggestive, bien que moins explicite : « Dès ce moment, il roula, passif, en des aventures scabreuses. » Tout comme Brouscard, Appol est arrêté et, ne « justifiant plus d'aucun gagne-pain avouable, depuis longtemps suspect et surveillé, il fut aussi dirigé vers la grande colonie des gueux et des frelampiers. » (*AB*, p. 297) N'ayant commis aucun crime, ils sont envoyés en prison du fait de leur misère, preuve de leur victimisation par la société.

Léonce de Mauxgavres est également attiré par ce demi-monde criminel et il se retrouve, lui, devant un bastringue où se tient un bal populaire. Son entrée est immédiatement suspecte et l'intrus est désigné avec « des rires et des allusions effrontées » (*MR*, p. 341-342), qui sous-entendent que les jeunes hommes présents ont l'habitude de se voir solliciter des complaisances par des riches homosexuels en quête d'amants passagers. Le narrateur évoque la façon dont le prince observe les « beaux garçons, carrés de la croupe plus que des épaules, des adolescents nerveux à mine trop précoce, hâlés ou plutôt fumés » sans accorder de regard aux femmes présentes. Mauxgavres admire leurs « visages chiffonnés marqu[és par] des yeux agrandis par les cernes de la débauche, aux regards lubriques et impudents, des bouches aux étranges contractions, des lèvres poppystes²² » (*MR*, p. 342).

Quand l'un d'eux lui demande « en son patois de barrière, s'il voulait danser avec lui », le prince accepte avec plaisir. Il est frappant de constater que, dans cette scène, si les convives ont une « profonde stupéfaction » de voir deux hommes danser une valse intime l'un avec l'autre, personne n'intervient (*MR*, p. 342-343).

Il s'agit en fait d'un guet-apens, Daniel s'attendait à un refus de la part de l'aristocrate et espérait ainsi provoquer une rixe, permettant à ses complices de dévaliser Mauxgavres. Le prince a cependant vu les regards de complicité de l'adolescent et de ses acolytes et, loin de les provoquer, leur paie des consommations et danse avec plusieurs d'entre eux (*MR*, p. 343-345). Eekhoud suggère à plusieurs reprises que Mauxgavres est las de la vie, mais trop lâche pour se suicider. Il espère qu'en provoquant les jeunes hommes, ceux-ci le tueront.

22 Eekhoud renvoie au mot « *poppy* » en anglais (coquelicots), pour indiquer la couleur de leurs lèvres.

Esquisses explicites des amours et des désirs homosexuels

Dans « Appol et Brouscard », le coup de foudre a lieu quand le « pâle gamin » Appol, et le « gars exubérant », Brouscard, arrivent à la prison de Merxplas. Ils se sentent immédiatement « pris l'un pour l'autre d'une tendresse apitoyée et frileuse » et se reconnaissent comme deux « faibles », deux « pas-de-chance », qui ne comprennent « rien au monde et à la vie » (*AB*, p. 298-299). Leurs sentiments se consolident quand Brouscard défend Appol contre d'autres prisonniers qui lui font des propositions « analogues à ceux que les habitants des villes asphaltides employèrent pour accoster les anges envoyés à Loth » (*AB*, p. 301) et menacent de le violer. C'est alors que les « cœurs vides et altérés [d'Appol et Brouscard] se remplirent, se saturèrent l'un de l'autre », formulation qui sous-entend également des actes charnels entre eux. Ils décident de sceller leur « affection si concentrée et si exclusive » (*AB*, p. 309) par « un pacte solennel » :

Chacun se fit tatouer par son ami / *l'autre* / au-dessous du sein gauche / *du bras droit* / deux mains enlacées accompagnées d'une incendiaire devise, et ils avaient aspiré pieusement à la chair l'un de l'autre le sang qui sourdait de cet emblème sacramentel. (*MR*, p. 312 et f°39)

La devise par laquelle ils se promettent un amour éternel n'est jamais révélée au lecteur, mais le symbolisme religieux de cette cérémonie est évident. Le déplacement du tatouage du bras vers le cœur est doublement révélateur : cet organe ne représente pas seulement l'amour, le torse dévoilé indique également la sensualité de cet acte²³.

Eekhoud qualifie leur amour d'« aberration passionnelle » (*AB*, p. 302), termes issus du discours médical²⁴, qui est tolérée dans le milieu « réfractaire à outrance » de la prison où « l'exception devenait la règle et l'anomalie

23 Il est intéressant de noter que le texte précise qu'il s'agit d'une pratique commune aux « soldats, aux matelots et aux sauvages » (*AB*, p. 312), trois groupes souvent associés aux amours homosexuelles à cette époque. On retrouve une même importance accordée aux tatouages dans la nouvelle « Le Tatouage », publiée dans *Le Cycle patibulaire* (1896). Eekhoud n'est pas le seul à s'intéresser au symbolisme et à l'importance des tatouages, comme l'indiquent plusieurs travaux médicaux sur cette question, notamment : Lacassagne (Alexandre), *Les Tatouages. Étude anthropologique et médico-légale*, Paris, Baillière, 1881. On lira l'article suivant à ce sujet : Reverzy (Éléonore), « Corps marqués, corps publics : étiquettes, emblèmes, tatouages », dans *Romantisme*, n° 155, 2012, p. 25-36 et plus particulièrement la partie sur les tatouages comme « livre autobiographique », p. 27-28.

24 Dallemagne (Jules), *Dégénérés et déséquilibrés*, *op. cit.*, p. 495-537.

remplaçait la logique ». Une telle formulation implique que leur liaison ne peut continuer une fois les deux hommes libérés. Eekhoud souligne combien ils « appréhendaient presque leur rentrée dans une société tracassière et pudibonde » (*AB*, p. 309) et combien ils craignaient de devoir se séparer. Sortis de prison, ils se trouvent en chemin pour la ville et déclarent leur intention de réintégrer la société « bourgeoise » (*AB*, p. 315). À chaque carrefour, ils peinent à se séparer et finalement s'embrassent avec des « lèvres frémisantes ». Enfin, ils se jetèrent dans « les bras l'un de l'autre et se fondirent plus totalement que jamais ». Face au choix de retourner à la société « normale » ou de vivre leur amour, leur décision est évidente : « tous deux étaient décidés à vivre en irréconciliables hors-la-loi, à s'invétérer dans ce mirage, à s'aimer à cœur perdu, ah oui, terriblement perdus pour le reste de la création » (*AB*, p. 317). Le sort des deux hommes serait donc prédéterminé : marginalisés par la société pour leurs amours, leur seule option serait de s'y soustraire.

Dans « Une mauvaise rencontre », la situation évolue également : Léonce de Mauxgavres feint l'ivresse et se laisse entraîner par le jeune homme le long du canal, un des lieux de rencontres et de prostitution masculine les plus notoires de Bruxelles²⁵. Pour le prince, le fait de rejoindre le jeune homme dans une situation dont il comprend les dangers pour sa personne équivaut à réaliser une « étude de mœurs poussée » (*MR*, p. 349), choix de mots qui indique ses espoirs de complaisances de la part de Daniel. Eekhoud fait maintes autres allusions à leurs désirs et évoque l'« affection » et les « affinités » entre les deux hommes. Il révèle aussi la « démarche lubrique » du « compagnon » du prince et évoque le couteau de Daniel, « que le bougre tortillait convulsivement au fond de sa poche » (*MR*, p. 350, 354-356), formulation qui renvoie peut-être à la masturbation du jeune homme quand il observe le prince.

Alors que Daniel s'apprête à poignarder le prince, Mauxgavres « présente bravement [s]a poitrine [et] a même ouvert son pardessus pour lui faciliter la besogne » (*MR*, p. 356). Face à ce dévoilement érotique, Daniel observe le visage « douloureux et poignant [d'] amour » du prince, plonge son regard dans ses « grands yeux noirs », sa bouche et son « sourire » et comprend alors qu'il l'aime :

[I]l saute au cou de la victime, il l'étreint à bras le corps, tout éperdu, contre sa poitrine, éclatant en sanglots, le couvrant de larmes et de baisers, les lèvres aussi balsamiques, aussi fraîches et gourmandes que celles que goûtait sa mère ! (*MR*, p. 357)

25 Chartier (Nicolas), « *De onderbuik van Brussel – De mannelijke homoseksuele subcultuur in Brussel tijdens de negentiende eeuw* », dans *Revue Belge d'Histoire Contemporaine*, 28, n° 3-4, 2008, p. 416.

Alors que les deux hommes s'isolent dans un hangar, une patrouille de police fait fuir Daniel.

De la sexualité au social

Appol et Broucard deviennent rapidement les héros de leur bande de « hors-la-loi » par leur intrépidité. Les hommes du groupe tolèrent « les pires inversions » (*AB*, p. 321), mais les femmes de la bande essaient toujours de séparer les deux amis. Appol leur rend cette jalousie par des taquineries et des ripostes violentes (*AB*, p. 321-322). Eekhoud reprend ici un *topos* du discours social à la fin du XIX^e siècle selon lequel un conflit existerait entre les homosexuels et les femmes²⁶. Si Broucard n'aime qu'Appol, il ressent parfois le besoin de « contenter » brutalement une femme²⁷, à laquelle il n'accorde ni « affectuosité », ni « rien de son cœur » (*AB*, p. 324). Eekhoud souligne que ce ne sont que des « accouplements charnels » et que Broucard considère ces « maîtresses fortuites et passagères » seulement comme de « savoureux régals et breuvages de fêtes exceptionnelles ». Une fois ses « rendez-vous érotiques » terminés, Broucard n'avait « rien de plus pressé que de rejoindre son ami essentiel, et c'était alors des épanchements et des accolades comme s'ils s'étaient quittés des semaines et des mois ! » (*AB*, p. 324-325)

Lorsque Broucard, en présence d'Appol, rencontre une jeune femme qui lui plaît et que celle-ci accepte sa proposition de passer la nuit ensemble, la jalousie prend le dessus. Afin de déjouer les désirs de son amant, Appol propose un ménage à trois dans l'espoir que Broucard rejette la femme et renonce aux ébats prévus. La rencontre tourne au désastre : Broucard prend au sérieux « la passion de son ami pour cette biche » et est « persuadé qu'Appol était épris de cette garce autant que lui-même ». Les deux hommes s'affrontent et Broucard frappe Appol « sous le sein gauche, enfonçant la lame très affilée jusqu'au manche à l'endroit même où il avait tatoué le symbole de leur majeure tendresse ! » (*AB*, p. 330-331) L'importance du placement du tatouage est à présent claire. Broucard tue ensuite celle qu'il estime responsable de sa fureur jalouse, sans pour autant « détacher, ne fût-ce qu'une seconde, ses yeux désespérés du visage d'Appol ». Ce dernier périt « en souriant, car il avait vu, lui, le coup méprisant qui supprimait cette butineuse d'amour »

26 Torre Giménez (Estrella, de la), « La Femme à travers les yeux d'un uraniste », dans *Verbum Analecta Neolatina*, xiv, n° 1-2, 2013, p. 95-108.

27 Broucard est par ailleurs décrit comme « Samson » (*AB*, p. 312) pour souligner sa force, mais il faut sans doute également voir ici une allusion à la trahison de Dalila.

(*AB*, p. 332). Le texte se termine par une dernière déclaration de leur amour éternel, malgré la mort qui les sépare à présent.

Un même dénouement tragique a lieu dans « Une mauvaise rencontre » : Léonce cherche Daniel partout, mais il ne parvient pas à retrouver le jeune homme, qui a fui les forces de l'ordre. Ce n'est qu'un an après leur rencontre que le prince reconnaît son bien-aimé dans des articles de presse consacré à un terroriste anarchiste condamné à mort à Paris. Mauxgavres acquiert à prix d'or un permis pour assister à l'exécution de « son disciple, son ami, son essentielle créature » afin de le voir une dernière fois et peut-être d'échanger un « dernier baiser » (*MR*, p. 369). Quand le condamné aperçoit le prince dans la cour de la prison, son « visage déjà marmoréen [...] s'illumina, se rosit d'émotion, d'un orgueil candide, ses yeux enthousiastes et fervents semblant dire à l'initiateur : "Es-tu content de ton Œuvre / de moi / ?" » (*MR*, p. 368 et ^o65)

Cette variante révèle l'amalgame entre l'« œuvre » anarchiste du jeune homme et la découverte de son « moi » réel, un homme qui aime d'autres hommes. Alors que Daniel est guillotiné, « le prince de Mauxgavres expirait devant les tronçons du martyr » (*MR*, p. 370). Le mot « martyr » qui clôt la nouvelle a une signification particulière pour Eekhoud, comme l'indique la désignation d'Oscar Wilde comme « Martyr Païen²⁸ » dans la dédicace de la nouvelle « Le tribunal au chauffoir », publiée à peine un an après la prépublication d'« Une mauvaise rencontre ». Tout comme les martyrs qui refusent de renoncer à leurs croyances religieuses, Mauxgavres préfère mourir plutôt que de vivre dans une société bourgeoise qui n'admet pas la légitimité de ses amours et qui, ironiquement, les condamne au nom d'une vertu chrétienne.

Eekhoud condamne dans les deux nouvelles les mœurs bourgeoises qui n'accordent aucune place aux amours qui ne sont pas hétéronormatives. Le sort tragique de tous ses héros implique l'impossibilité en fin de compte de vivre son amour librement au sein de la société et, en situant ainsi l'homosexualité dans les milieux réfractaires où elle est tolérée, le romancier souligne ses sympathies anarchistes pour les marginaux.

La communion érotique

Les actes physiques entre Appol et Brouscard ou encore ceux entre Léonce de Mauxgavres et Daniel Thévenot sont voilés dans le texte. Cependant, Eekhoud y renvoie par des sous-entendus et des codes qui

28 Eekhoud (Georges), « Le tribunal au chauffoir », dans *L'Art Jeune*, n° 8-9, 15 septembre 1895, p. 162-178 et ensuite dans *Le Cycle patibulaire*, l'édition de 1896.

permettent au lecteur de les deviner. Dans « Appol et Brouscard », des tournures de phrases comme « copieuse tendresse », « communions », « épanchements » et « accolades », les « lèvres frémissantes » des deux hommes ou encore leurs « cœurs vides et altérés [qui] se remplirent, se saturèrent l'un de l'autre » (*AB*, p. 302, 317, 322 et 325) renvoient toutes à la sensualité. Dans « Une Mauvaise rencontre », on retrouve des « idolâtres caresses », un « regard de communion intense » et une « parfaite communion » entre Daniel et Léonce. Le jeune homme exprime son amour par des paroles « jaculatoires / contrites / et passionnées » (*MR*, p. 358, 361, 365 et f°46), variante qui renvoie à l'orgasme et indique le choix conscient du romancier de souligner cet aspect de leur liaison.

Le mot « communion » que nous retrouvons dans les deux textes a une signification particulière pour Eekhoud qui l'utilise dans ses lettres à Sander Pierron pour exprimer son amour²⁹. Le terme implique également la collusion du religieux et du sexuel, du spirituel et du charnel, qui se retrouve à travers l'œuvre du romancier et plus particulièrement dans les deux textes que nous étudions ici. Le mot renvoie évidemment au titre du recueil dans lequel Eekhoud publie les nouvelles et il est également révélateur que le premier titre de ce volume ait été *Communions subversives*³⁰. Le romancier a sans doute estimé que l'adjectif possessif dans *Mes communions* sous-entend sa subversion. Finalement, Eekhoud n'est pas le seul à coder ainsi les rapports charnels à cette époque dans la littérature. Pierre Loti l'utilise dans le sens d'« union charnelle mêlée de spiritualité³¹ » et Henri d'Argis utilise ce mot pour évoquer les ébats durant la nuit de noces du héros de *Sodome*³², pour ne citer que deux exemples.

29 *Mon bien aimé petit Sander. Lettres de Georges Eekhoud à Sander Pierron (1892-1927)*, op. cit., p. 110, 136-137 et 181. Sander Pierron utilise également ce mot, notamment dans l'envoi d'un recueil : « À mon Georges. Ces pages qu'engendra notre entière communion et qui furent écrites à ses côtés durant mes heures les plus heureuses. Son seul Sander. Ce 4 avril 1894. » (Pierron [Sander], *Pages de charité*, Bruxelles, Paul Lacomblez, 1894 ; cet exemplaire est conservé à la Bibliothèque Henri Conscience à Anvers, cote e1262)

30 Le recueil est annoncé comme tel dans l'édition de 1894 du recueil *Nouvelles Kermesses* : Eekhoud (Georges), *Nouvelles Kermesses. Édition définitive*, Bruxelles, Paul Lacomblez, 1894, page « en préparation » et également dans une note sur « Appol et Brouscard [dans] *Communions subversives* », *ibid.*, p. 267.

31 Définition du *Trésor de la Langue française*, qui cite le roman *Ramuntcho* (1897) de Pierre Loti comme exemple.

32 Argis (Henri d'), *Sodome*, Paris, A. Piaget, 1888, p. 191.

La réception des deux nouvelles

Quelques exemples suffisent pour montrer que les amis d'Eekhoud ont saisi combien ces textes étaient subversifs et ne semblent pas avoir été choqués par l'évocation de l'amour entre hommes. Le député socialiste Jules Destrée lui envoie une carte le 4 mai 1894 pour le féliciter : « [b]ravo pour ta nouvelle de la *Société Nouv[elle]*. C'est une de tes plus intenses³³ », sans condamner la liaison homosexuelle qu'Eekhoud peint dans « Appol et Brouscard ».

Jean Lorrain évoque aussi ce texte dans une lettre à Marcel Schwob du 8 janvier 1895 :

Je vais dimanche soir au Sabbat... qui se tient pour moi à la Villette, j'y ai fait connaissance d'Apoll et Brusquand [*sic*], les deux *amis* de Georges Eekhoud [*sic*] et j'y dirige d'une main lente et sûre une idylle passionnelle qui, je l'espère, sera tragique³⁴.

Lorrain a immédiatement saisi la nature de la relation qui lie les deux jeunes criminels du récit dans lesquels il reconnaît les types d'hommes qui lui plaisent.

Remy de Gourmont fait une analyse intéressante d'« Une Mauvaise rencontre » dans *Le Livre des masques*. Il qualifie le texte de « tragique histoire » où un « frêle rôdeur » est « dompté par la puissance d'un geste d'amour³⁵ ». Si Gourmont ne fait qu'une allusion passagère à l'amour entre les deux hommes, il a bien saisi le lien entre marginaux sociaux et réfractaires en matière d'amour.

Finalement, Maurice Beaubourg exprime son admiration pour les deux nouvelles que nous avons étudiées dans une lettre à Eekhoud. Il note plus particulièrement au sujet de l'une d'elles : « [L]e grand sens qui se dégage de ces nouvelles, plus particulièrement formulé nettement d'ailleurs dans "Appol et Brouscard" "ne pas trahir une foi pour une femme, et sa bonté pour son désir³⁶". » Il rassure son ami en affirmant qu'il n'est pas choqué

33 Carte conservée aux AML, cote ML 2970/41.

34 Mot souligné dans le texte. Voir Anthonay (Thibaut d'), *Jean Lorrain*, Paris, Fayard, 2005, p. 540. Nous ne savons pas si les erreurs dans la lettre sont de Jean Lorrain ou des transcriptions erronées de Thibaut d'Anthonay.

35 Gourmont (Remy de), « Georges Eekhoud », dans *Le Livre des Masques*, Paris, Mercure de France, 1896, p. 127-128.

36 Soulignement dans la lettre, qui n'est pas datée et est collée dans un exemplaire du recueil *Mes communions* de 1897 conservé aux AML, MLA 1121.

par les désirs et les « choses un peu anormales » qui se trouvent dans ces textes.

L'admiration qu'expriment les amis et les confrères d'Eekhoud dans leurs lettres des deux nouvelles indique la légitimité accordée à de telles amours par sa mise en scène. Les propos de Jean Lorrain suggèrent que certains de ses personnages deviennent dès lors des modèles idéalisés d'homosexuels à cette époque.

Deux textes idéologiques et subversifs ?

Notre analyse montre la façon dont Eekhoud introduit ses tendances anticonformistes dans ces deux nouvelles, en préférant peindre les milieux criminels plutôt que la société dite « normale », qui, elle, n'accorde aucune place à l'homosexualité. L'équilibre fragile dans ces textes entre le dit et le non-dit ainsi que les renvois à l'*eros* et au *thanatos* lui permettent en fin de compte de publier une défense engagée de l'amour entre hommes. La construction narrative des deux textes conduit progressivement à un lien inéluctable entre le combat pour une société plus libre et le droit à aimer comme chacun le veut.

Encouragé par sa liaison avec Sander Pierron, Eekhoud ajoute plusieurs nouvelles militantes qui font écho à cette évolution dans la deuxième édition remaniée du *Cycle patibulaire* en 1896³⁷. Quelques années plus tard, il revendique ouvertement le droit à l'amour entre hommes dans « Escal-Vigor » (1899). On retrouve dans cette œuvre les mêmes idées subversives de mixité des classes entre le comte de Kehlmark et le jeune « réfractaire³⁸ », Guidon Govaert. Leur amour est exprimé par des mots comme « communion », « paroles jaculatoires », « épanchements³⁹ » qui se trouvent aussi dans les nouvelles que nous avons étudiées.

Cependant, deux événements importants mettent le romancier en garde contre un tel militantisme. Fin 1899, Eekhoud est accusé d'avoir enfreint l'article 384 du Code pénal belge sur la « distribution d'écrits contraires aux bonnes mœurs » dans « Escal-Vigor⁴⁰ ». Finalement acquitté à la Cour

37 « Le tribunal au chauffoir », « Le tatouage » et « Le suicide par amour ».

38 Eekhoud (Georges), « Escal-Vigor », dans *Romans fin-de-siècle 1890-1900*, Ducrey (Guy), éd., Paris, Robert Laffont, 1999, p. 516.

39 *Ibid.*, p. 547, 550 et 567.

40 Rosenfeld (Michael), « *Gay taboos in 1900 Brussels: The literary, journalistic and private debate surrounding Georges Eekhoud's novel Escal-Vigor* », dans *Dix-Neuf*, vol. 22, n° 1-2, juin 2018, p. 98-114.

d'assises de Bruges en octobre 1900, le scandale associe inéluctablement son nom à de telles amours. Un autre choc sera la fin de sa liaison avec Sander Pierron durant l'été 1901⁴¹.

Marqué par ce double contretemps, Eekhoud est dorénavant un homme avisé. Quand il publie *L'Autre vue* en 1904, les sentiments de Laurent Paridael pour les jeunes hommes sont présentés avec plus de discrétion et d'ambiguïté, mais l'idéologie anti-bourgeoise du personnage est soulignée. Cependant, on peinera à trouver dans ses textes ultérieurs une corrélation aussi forte entre désirs homosexuels et fascination pour les bas-fonds sociaux que dans « Appol et Brouscard » et « Une mauvaise rencontre ».

41 *Mon bien aimé petit Sander. Lettres de Georges Eekhoud à Sander Pierron (1892-1927)*, op. cit., p. 184, 186-187 et Lucien (Mirande), *Eekhoud le rauque*, op. cit., p. 93.

